Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 38 (2008)
Heft: 10

Artikel: Jean-François Duchosal : un pèlerinage à pied de Genève à Jérusalem
Autor: Prélaz, Catherine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-827081

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Jean-François Duchosal

Un pèlerinage à pied de Genève à Jérusalem

A 71 ans, Jean-François Duchosal a parcouru 5000 kilomètres à pied de Genève à Jérusalem... ou plutôt de Carouge à Emmaüs. Un chemin qui l'a révélé à lui-même.

En «retraite active» depuis dix ans, Jean-François Duchosal est un homme en chemin. Ancien commandant des services de sécurité de l'aéroport de Genève, ancien chef d'intervention du détachement de spécialistes du déminage, colonel dans l'armée suisse, c'est au fond pour la paix sous toutes ses formes qu'il s'est toujours engagé. D'actes de bénévolat en missions humanitaires, il est sur tous les fronts. En Suisse, il est proche notamment des Compagnons d'Emmaüs Genève, mais encore du Cœur des Grottes (foyer pour femmes et enfants en difficulté) et de l'association VIRES qui lutte contre la violence domestique. A l'étranger, il a œuvré pour le Corps suisse d'aide en cas de catastrophe, pour la Croix-Rouge genevoise, sans oublier de très nombreuses missions ponctuelles – en Europe de l'Est, en Afrique – suite à des catastrophes naturelles ou des guerres civiles: SOS Arménie, SOS Turquie, Opération Balkans...

Parallèlement à ces engagements, Jean-François Duchosal trouve encore le temps pour des missions plus personnelles: le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, une fois, puis deux... avant de se lancer l'an dernier dans un périple qui peut paraître un peu fou: Genève-Jérusalem, soit 5000 kilomètres à pied, en hommage à Emmaüs et à l'abbé Pierre.

Par Catherine Prélaz

Bethléem: un nom qui évoque le but du pèlerinage... mais nous sommes en Valais, au début du périple.

A l'automne 2007, il était tout juste de retour à Genève. Cette année, le petit carnet rempli en cours de pèlerinage l'accompagne où qu'il soit: jour après jour, il se remémore ainsi à quelle étape du chemin il se trouvait un an plus tôt. Les souvenirs sont toujours bien vivants, alors que le périple se décante doucement. Admiratifs, nous nous sommes contentés de l'écouter, à défaut de pouvoir le suivre: c'est que lorsque nous faisons un pas, lui en fait deux.

De Compostelle... à Jérusalem

«Toujours entre deux missions, entre deux bips, deux téléphones: j'avais l'impression d'avoir vécu comme un fou pendant toute ma carrière professionnelle. Depuis trente ans, je rêvais d'entreprendre le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, sans en trouver le temps. Je ressentais le besoin d'un arrêt sur image, que je devais faire seul, en déposant pour un temps toutes mes casquettes, en laissant même ma famille, momentanément. Je me disais: «Tu t'en vas seul, avec ton bâton de pèlerin, pour te libérer, pour te retrouver.» Je n'avais pas perdu mon âme, mais assurément je m'en étais éloigné.

Après avoir quitté le service de sécurité de l'aéroport, après quelques missions humanitaires de longue durée, enfin je me suis mis en chemin. C'était en 2001. Deux mois de voyage, 2000 kilomètres à pied de Genève au cap Finisterre. Une expérience tellement fantastique que je l'ai recommencée cinq ans plus tard. Je pensais faire le chemin plus lentement, prendre le temps de le déguster. Je n'ai pas pu. Une cadence est inscrite en nous, lorsqu'on avance vers un but. Mon rythme à pied, c'est mille kilomètres par mois.

Mon premier pèlerinage de Compostelle était l'accomplissement d'un rêve. Il y a cette part spirituelle en moi qui fait que je me sens davantage pèlerin que randonneur. Je ne me verrais pas marcher 2000 kilomètres sans un but sacré qui me porte. C'est comme une étoile que l'on suit. Pour mon pèlerinage vers Jérusalem, j'avais une motivation plus forte encore. Depuis longtemps, je souhaitais découvrir ce lieu mythique. Et puis j'avais parlé à l'abbé Pierre de mon souhait d'entreprendre un long pèlerinage pour marquer le 50e anniversaire d'Emmaüs Genève. Il m'avait répondu: «Allez à Emmaüs!» Alors que je lui rappelais que c'était à vingt kilomètres de Jérusalem, c'est-à-dire à 5000 kilomètres de Genève... et il s'était mis à rire: «Qu'à cela ne tienne, vous avez déjà fait Compostelle.»

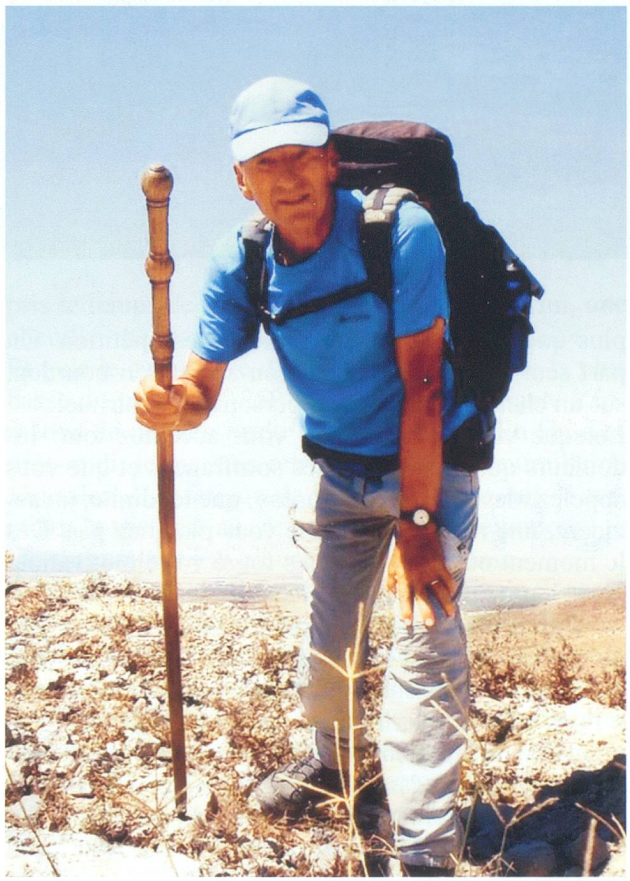
Les douleurs joyeuses

Le 23 mars 2007, je me mettais en route, partant de chez Emmaüs Carouge, sac sur le dos, avec à la main mon bourdon – c'est le nom que l'on donne au bâton de pèlerin – béni par l'abbé Pierre. Mon pèlerinage serait ma façon de lui rendre hommage. Je laissais derrière moi ma famille, mes amis. Le plus difficile dans la préparation de ce voyage aura été de les convaincre, de leur expliquer les raisons de mon départ. Dans l'immédiat, je ne savais même pas où je dormirais la première nuit. Je n'avais rien planifié, l'essentiel du voyage était totalement improvisé.

Une petite pension près d'Yvoire. Après la France, ce serait le Valais, puis l'Italie du Nord, la Slovénie, la Croatie, la Serbie, la Bulgarie, la Turquie, la Syrie, la Palestine et enfin Israël. A mon retour, lors d'une conférence que je donnerai, une dame me demandera si, ce soir-là à Yvoire, je me rendais compte que j'avais 5000 kilomètres devant moi. Absolument pas! La notion de distance n'existe plus pour un pèlerin, pas →

Jean-François Duchosal

Au cœur de la Turquie: un chemin prêtant à la rêverie.



Le pèlerin plie mais ne rompt pas, par une température de 50°... à l'ombre.

L'arrivée devant la muraille de Jérusalem: mélange de sentiments.

plus que la notion de temps ou de compétition. On part seul, avec ses souliers, son sac et son bourdon, sur un chemin tout à la fois personnel et spirituel.
Lorsque vous avez un but, vous acceptez tout: les douleurs qui ne sont pas des souffrances et que vous appelez «les douleurs joyeuses», une tendinite, un accident, une maladie. Vous ne vous plaignez pas. Dès le moment où vous vous êtes forgé votre motivation, plus rien ne peut vous arrêter. Et vous trouvez au fil du voyage des raisons supplémentaires de tenir jusqu'au bout: ce sont les intentions de prières que vous confient les gens sur le chemin lorsqu'ils reconnaissent en vous le pèlerin. J'en ai récolté ainsi plus d'une vingtaine, la première venant d'une vieille femme italienne me demandant de brûler un cierge à Bethléem pour sa sœur gravement malade. Je ne pouvais pas décevoir ces gens. Ma pire crainte était du reste qu'il m'arrive un pépin de santé, ou de sécurité, qui m'empêche de continuer. Mais j'ai eu beaucoup de chance... peut-être même un ange gardien.

Leçons d'humilité

Je suis parti chrétien, mais je suis revenu davantage croyant que chrétien. Tout au long de mon pèlerinage, j'ai rencontré des gens d'autres religions, des musulmans, des juifs. Tous m'ont bien accueilli. Or, être croyant, à mes yeux, c'est manifester du bien envers autrui. Aujourd'hui, je ne porte plus aucun jugement. Un périple comme celui-ci vous ouvre l'esprit.
Un tel pèlerinage vous confronte aussi à vos limites. Sans prétention, je peux dire que mon moral a toujours été au top. Mais sur le plan physique, je me suis trouvé quelquefois à bout de forces. Dans les montagnes du sud de la Turquie, j'étais au bout du rouleau. J'avais passé des cols. Je m'étais planté pour l'eau, pour la nourriture. Je n'avais plus rien. Je sentais venir la fringale, cette sensation que l'on éprouve lorsque vos dernières forces vous lâchent. Et j'ai vu soudain un immense troupeau de moutons, un berger, qui m'a indiqué la direction d'une source. Là, je me suis couché sur le sol, épuisé, et j'ai pensé que j'avais vraiment un ange gardien.
Un pèlerin est totalement libre, mais s'il n'a pas une discipline de fer, il n'a aucune chance de parvenir au but. Il faut trouver à se ravitailler, se laver, se raser, faire sa lessive, contrôler son sac, ses souliers, soigner ses pieds une à deux fois par jour. Il faut être exigeant avec son corps et en même temps il faut l'écouter, surtout à plus de 70 ans. On sait que la mécanique est très résistante... mais aussi qu'elle peut lâcher.
Ce pèlerinage aura été pour moi un acte d'humilité extraordinaire. A Genève, j'ai un nom, je suis le colonel Duchosal, l'ancien commandant des services de sécurité de l'aéroport. Tout au long du voyage, je ne suis plus rien, juste un type fatigué, qui boite, qui a mal aux pieds, à qui l'on tend un verre d'eau ou un bol de soupe. Quand je marchais au bord des routes, j'avais conscience d'être un grain de poussière. J'aurais pu être tué par une voiture qui m'a renversé. En chemin, on perçoit mieux ce qu'il y a de ridicule à se prendre au sérieux. On est vraiment très peu de chose. Parfois on me prenait pour un héros, d'autres fois pour un fou, ou un mystique. La plupart du temps, les

gens n'étaient pas impressionnés par la distance que je parcourais – ils ne s'en rendaient pas compte – mais par mon âge. Dans bien des pays que j'ai traversés, il y a encore le respect de l'ancien. Ils n'en revenaient pas de voir un gars de cet âge, allant par monts et par vaux, à travers les forêts, son sac sur le dos. Ils voulaient voir ma carte d'identité, des photos de ma famille. J'ai passé des soirées fantastiques en compagnie de gens avec qui je ne pouvais pas échanger deux mots. Nous nous comprenions autrement.

Un chemin de vie

Tout au long de ce pèlerinage, j'ai revécu toutes les périodes de ma vie: mon enfance, mes études, les injustices subies, mon métier, l'armée, le service de sécurité de l'aéroport, le déminage, mes missions humanitaires, ma famille. Le chemin est comme un fil rouge qui vous permet de retrouver tous vos souvenirs, des plus récents aux plus lointains. Tout me revenait avec une incroyable clarté. Pour cela, il faut partir longtemps, et seul. Après deux semaines de marche, vous commencez à vous délester de tous vos petits problèmes. Ils disparaissent et laissent place aux vrais tournants de votre vie, aux erreurs commises, aux succès aussi. Je revoyais les visages des gens avec qui j'ai travaillé, les bons moments, les moins bons, les engueulades. Il ne s'agit pas de culpabiliser, simplement de faire un bilan.

J'ai pensé à mes parents. J'ai eu la chance de vivre une enfance rustique et je les en remercie encore aujourd'hui. Ce sont mes origines paysannes qui m'ont permis de me sentir à l'aise où que je sois, de comprendre les gens même quand nous ne partagions pas la même langue. J'avais déjà éprouvé cela au fin fond de l'Afrique, lors de missions humanitaires, et je l'ai revécu lors de mon pèlerinage. Avec un paysan en Serbie par exemple, j'ai eu un contact quasi immédiat. Nous avons fait les foins ensemble. Il m'a prêté sa fourche en bois, la même qu'utilisaient mes parents quand j'étais petit. «Quand on a arraché les chardons dans le blé, on finit son pain à table. Et quand on a monté la terre dans une vigne avec une hotte, au printemps, on vide son verre», disait mon père. Je ne l'ai jamais oublié.

Je suis reconnaissant aussi à ma formation militaire, à mon expérience de la sécurité qui m'ont beaucoup aidé durant ce voyage. Savoir lire une carte, s'orienter sur un azimut à l'aide d'une boussole, observer le soleil et les étoiles, anticiper les risques: tout cela m'a été d'un grand secours.

Comme un renouveau

J'ai marché entre 30 et 50 kilomètres par jour. Je me suis parfois perdu, manquant une bifurcation, un village, parce que je rêvais. J'ai improvisé en fonction des rencontres, de la météo, de mes réflexions. J'ai pris le temps de regarder un oiseau, une fourmi, une chenille, me disant que «tout cela a été bien fait».

Et puis je suis arrivé. Depuis Jéricho, la ville la plus basse du monde à -250 mètres, il y a quarante kilomètres de montée jusqu'à la ville sainte. En fin d'après-midi, je me suis retrouvé devant la muraille de Jérusalem. La fatigue, la joie du voyage qui se termine, la tristesse aussi, un trop-plein d'émotions: je me suis assis et j'ai pleuré comme un gosse.

A la Maison d'Abraham, les petites sœurs du Secours catholique français m'ont retapé. Je me suis refait une santé, après avoir perdu douze kilos durant mon périple. Je suis allé à Bethléem, à Ramallah, et bien sûr à Emmaüs. Déjà, je serais reparti pour mille kilomètres de plus...

A mon retour, j'avais changé... même si le naturel revient au galop, en particulier mon impatience. Mais désormais, j'ai appris à mieux écouter les gens qui n'ont pas les mêmes convictions que moi. Je comprends un objecteur de conscience sincère, je me dis qu'au fond, c'est lui qui a raison. Quant à moi, je n'ai fait que m'adapter à la nature humaine. Si l'homme était différent, il n'y aurait pas d'armée et tout irait probablement mieux.

Ce pèlerinage a été comme un renouveau. Pendant que je marchais, d'autres rêves prenaient forme... dont je n'ai encore parlé à personne. Des rêves qui côtoient d'inoubliables souvenirs: ce pauvre chien errant, dormant devant ma porte et me protégeant le lendemain contre des congénères plus agressifs, j'en suis encore ému; un temps de repos chez les Chartreux... leurs voix d'outre-tombe s'élevant au cœur de la nuit en prières chantées, je les entendrai toujours.» ■

Jean-François Duchosal

Avec Georges Chevieux, d'Emmaüs Genève: en route pour Abu Ghosh, c'est-à-dire pour Emmaüs.

«J'ai revécu toutes les périodes de ma vie: mon enfance, mes études...»